

ARTISTE? ET SINON TU FAIS QUOI?

rencontre # 10

LARD DE VIVRE

dans le cadre de la résidence de José Gsell
à l'Atelier Suisse de Bruxelles
16 février 2020

*Il ne s'agit plus de faire la liste, connue jusqu'à la
nausée, des NON de ce que nous refusons, mais
d'élaborer collectivement les OUI qui caractérisent les
mondes que nous voulons.*

O n est à l'atelier Suisse avec José, que je viens de rencontrer. En fumant une cigarette par la fenêtre, je remarque juste en face de moi un couple de pigeons, blottis dans un coin, sur une corniche ridiculement étroite. José me dit qu'ils habitent là, qu'ils se retrouvent toujours dans ce coin. Je me dis qu'ils sont cons ces pigeons quand même, ils pourraient nicher n'importe où, mais ils sont ici, dans cet endroit hostile, petit et moche.

Et après José me parle de sa vie en roulotte, de la préparation du bois pour l'hiver. Je regarde par la fenêtre de l'atelier qui donne sur la place Sainte-Marie et sur la chaussée d'Haecht, en bas c'est la confusion : voitures, trams, groupes de gens qui boivent des cafés ou des bières, beaucoup de bruits et de gris.

En rentrant, dans le tram qui sent l'humain mouillé, je pense à Lamartine, ce mec qui a eu l'immense privilège de passer son temps à méditer devant la nature et à écrire des poèmes. Et je me dis que cela fait si longtemps que je suis loin de la nature que je n'en ai plus qu'une vision totalement romantique. Putain.

« Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir ! »

Et je me dis aussi que ça fait 8 ans que j'habite à Bruxelles et que je n'ai été qu'une fois dans la forêt de Soignes. Par contre j'ai visité approximativement 832 fois le Delhaize ou le Carrefour (si on fait une moyenne de 2 visites par semaine sur 8 ans).

En passant par Meiser, là où le tram plonge sous la terre, je pense à ma ville.

A Bruxelles, on coupe les arbres, parce que ça coûte trop cher à l'entretien. On détruit, pour reconstruire, pour re-détruire, pour re-reconstruire. Le progrès, qui n'en finit jamais. Et la nature qui se réduit, ou qui se privatise.

Et il y a des gens comme José, qui te font réfléchir à ton mode de vie, à ton syndrome de Stockholm du citadin.

Et il y a les oiseaux. Le chant du merle à la tombée du jour, posté sur sa cheminée. La mésange qui passe de temps en temps et s'arrête sur la rambarde de la terrasse. Ces bancs de perruches qui rasant la cime des arbres coupés. Les ouettes d'Egypte qui broutent aux bords des étangs artificiels. Et les pigeons de la corniche. Oui ces cons de pigeons.



Lard de vivre
(Et quelques notions de combat ordinaire)

Je ne vis pas pour autre chose que vivre...

Ce que je fais ? Que faut-il répondre ? Peut-être que je peux dire mille choses et rien.

Dépend de ce qu'on veut aborder. On aimerait peut-être savoir comment je subsiste. J'y réponds brièvement, les années sombres sont derrière moi, peut-être reviendront-elles. J'ai reçu des commandes intéressantes dans les deux dernières années, ceci avec quelques ateliers d'écritures et lectures me permet de vivre et d'écrire.

J'aime aussi les travaux sales, occasionnels, lorsque je dis sale, ne songez pas que je casse des genoux, plutôt faire la merde que peu désirent. Vider dix-huit caves d'immeubles bondées de rats, pisse, merde, peur... J'ai probablement fait cent-cinquante déménagements dans les huit dernières années. Puis j'ai un contrat permanent d'entretien d'un immeuble, jardinage pour les proprio, paysagisme... J'aime ces travaux, les conçoit comme du fitness payé, une bonne approche pour s'éviter à avoir du sport à faire. Je n'ai jamais travaillé à temps plein pour plus d'un mois. Cette option est pour moi moins envisageable que de braquer des banques. Qu'on se le dise. Mais dans l'absolu, je préfère la pauvreté, le vol, la petite illégalité à l'asservissement chronique.

Les années sombres étaient faites de galères, petits boulots, un peu de technique de spectacle, un peu d'herbe (mais trop peu), un peu de chantier. Généralement trop peu de tout, donc endettement, rien à foutre pendant quelques années. J'ai ressorti la tête de l'eau, efforts personnels et aide familiale, je suis privilégié, je ne m'en cache pas. J'ai été formé très librement par quinze ans de vie en squats, centre culturels alternatifs et école de créative writing et six mois avec un mentor en reportage photographique. Toutes ces expériences étaient bonnes à prendre.

Sinon quoi, j'agis et pense mon monde, ce à quoi j'ai un accès direct. vernements - et dans un acte d'insurrection, de rébellion et de protestation, ces groupes s'organisent dans le but de se protéger.

Un moyen extrêmement simple mais efficace est La Completada : une vente massive de complet dont les fonds collectés permettent d'aller au secours d'un membre de la communauté en situation de détresse.

Bien que l'objectif soit extrêmement simple - collecter des fonds - cette action montre une dynamique ...

Comme je vis dans une roulotte en campagne Suisse, il est tout à fait étrange d'être à Bruxelles dans un loft de cent-cinquante mètres carrés. Avoir reçu un soutien ne change pas beaucoup mon approche extrêmement économe de l'existence. Il n'y a pas grand-chose que j'aime consommer... Ma dernière grande dépense est une série de six pommiers (je fais du cidre et du jus). En fait, je consomme de la bouffe, de l'alcool, occasionnellement des services, du déplacement et plus rarement des objets qui permettent d'être moins dépendant à l'acte d'achat. Je ne prétend pas être épargné par le système libéral, je comprend son fonctionnement et tant qu'il est en place, une approche « saine » (en son sein, entendons-nous) est de produire plus de valeur que celle qui est utilisée. La meilleure opportunité que je vois pour s'en décaler d'un pas est d'acquérir/partager des moyens de production.

Pour moi, ce qui émerge de l'expérience bruxelloise est une forte sensation d'absurde. Chez moi, à coté de mon activité d'écriture, je suis beaucoup à l'extérieur, jardin, cueillettes, pêche et tantôt chasse. Je vis donc une situation d'handicapé face à mes ressources habituelles. J'ai moins d'espace pour trouver de l'énergie, l'impression de n'être que consommateur de ressources finies est violente pour moi. Je vis une parenthèse hors de mon projet d'existence à long terme.

Évidemment, je crée du texte, mais dans mon utopie, c'est un à-côté (appartenant à mes yeux au tertiaire) complémentaire à une activité de production de matières premières et de leur transformation. On pourrait voir dans cette vision, du mépris face à une production artistique, détrompez-vous mais on ne remplit pas sa bedaine d'art.

Sur les fondamentaux, je suis pour le démontage progressif du travail salarié. Je crois donc qu'il me faut être un généraliste, développer des savoirs multiples, m'approprier l'existence en déléguant le moins possible (nourriture, habitat, santé, création de culture, sécurité). S'il faut déléguer, je le fais dans la mesure du possible à l'intérieur d'un clan rassemblant cercle d'amis et famille. Je ne veux donc faire travailler personne à ma place, dans la mesure du possible. Ceci est à prendre comme mon utopie, c'est une opinion, je me fiche qu'elle soit défendable, elle n'est pas une option politique aux contours parfaitement définis. Toute attaque à son encontre serait superflue.

La résidence est en cela une bonne expérience, je sais ce que je ne souhaite pas comme vie. Celle de la ville qui fait apparaître une impression d'être un corps qui circule entre des dispositifs, rouage du consumérisme.

L'animal est plein de rêvasseries

Je rêve de lenteur et d'extrêmement local.

Je rêve d'explosion des entités de gestion monumentales.

Je rêve de populations localisées de façon proportionnelles à la capacité des sols à donner.

Je rêve sans pesticides.

Je rêve de savoir crever sans acharnement, avec la dignité des bêtes.

Je rêve de clans solides aux intérêts communs, une autre forme de lobbyisme intégrant de la sobriété heureuse.

Je rêve de paupérisation énergétique à large échelle et de la fraîcheur qu'apporte la contrainte de devoir créer.

Je rêve d'ami-es plus pragmatiques qu'idéalistes avec qui s'allier et être une force.

Je rêve de ne plus avoir peur de jeter un enfant en pâture au monde.

Je rêve paradoxal.

Mais bon, je rêve moins que j'agis.



Là-haut sur la montagne

Il est facile pour moi de théoriser, de rêver, d'envisager un avenir.

Je suis un homme blanc, hétérosexuel, jeune, régulièrement sous le seuil de pauvreté mais de famille de classe moyenne (en ajoutant les critères houellebecquiens d'extension du domaine de la lutte, je suis assez beau et j'ai du charme, la séduction m'est accessible, ce n'est pas négligeable). Je suis intégré socialement, j'ai un réseau, suffisamment de reconnaissance pour que mon égo soit satisfait. Je vis dans un pays en paix aux devises fortes. Je n'ai pas de complexe envers mon spécisme. J'ai grandi avec une bibliothèque. On m'a poussé à l'école. Ma consommation d'écran était limitée pendant mon enfance.

Difficile en cette période de se regarder, soi et sa chance, avec tendresse, de s'aimer, de se trouver ok, de trouver un sentiment de légitimité...

Mon désir est ici, de ne pas cacher qui prend la parole, je ne suis pas un tartuffe. Il faut donc accepter que je suis bien situé dans une pyramide de domination. Je suis prêt à y réfléchir mais je reste le produit de mon éducation, je ne me laisserai pas châtrer. Il y a souvent le désir d'égalité (quelle que soit la lutte), plus rarement celui de refuser des privilèges. C'est ce que j'observe, je ne sais pas quoi en faire.



CHILEAN HOT DOG IN SOCIAL CONTEXT

SURVIVAL AS POLITICAL WAY

Le *completo* (hot dog chilien) tient son origine de la version états-unienne du hot dog apparue au début du XXe siècle. Après avoir été introduit à Santiago du Chili, selon diverses sources, par Eduardo Bahamondes, propriétaire d'un restaurant dans le centre-ville de Santiago, la recette commence face à son immense succès à se propager. Peu à peu, des ingrédients sont ajoutés à la recette initiale, tels que la choucroute, l'avocat et la tomate (qui le *complètent*), ce qui accroît encore sa présence et sa demande. De par sa préparation rapide et son petit prix, il rencontre un grand succès auprès des classes les plus populaires.

Une *completada* est une vente massive de *completos* et de boissons afin de collecter, au sein d'une communauté précaire, des fonds pour un membre encore plus précarisé.

Ainsi, cette action palliative prend un sens extrêmement politique. Autonome (tout comme la «olla común»), face à l'abandon d'une communauté par un Etat, la *completada* se rebelle en choisissant son propre devenir, générant une action collective pragmatique, désobéissante et chargée d'un sens fondamental : la prise de conscience de la situation précaire dans laquelle elle vit.

Une *completada* n'est pas seulement une vente à prix «libre» de *completos* et de boissons. Il s'agit d'une action de *empoderamiento* et de revendication populaire. C'est une action de résistance, dont les seules armes sont culinaires. Mais c'est une façon de nous indiquer les zones de décalage d'un modèle supposé omniscient qui, dans la négation des plis les plus rugueux d'une société, ne parvient pas à appliquer la norme à la réalité.

La norme ne couvre pas la réalité....

La lutte suisse

J'ai abandonné l'activisme dans les luttes au milieu de la vingtaine. Évidemment, je ne les réfute pas, j'y suis sensible, les intègre d'une certaine façon dans l'écriture mais je ne crie pas dans une rue, je ne fais que rarement des séances en collectif. L'impression de perdre mon temps était trop forte, l'enfermement dogmatique aussi. Il y a de l'individualisme qui circule en moi, celui qui fait dévier les pratiques de vie, pas cette impression contemporaine qui est l'instrument unifiant les pratiques (chacun pour sa gueule, mais on fait tous la même chose, bosser, consommer, fonctionner global).

Ma préférence va vers la création d'une forme de vie, montrer une possibilité désirable pour certains. Qui m'aime me suive. Les alliances sont devenues plus solides car elles ne sont pas toujours idéologiques, mais plus souvent poursuite du lien entre des individus en posture de spontanéité.

Ceci est lié à l'envie d'agir localement, proche des cordées émotionnelles, des êtres à disposition plutôt que d'un ensemble uni en terme de pensée. J'ai ma pensée, ils ont la leur, je fonctionne parfois avec des connards (j'en suis aussi) aux pensées indéfendables, actes limites, mais j'évite l'exclusion et nous fonctionnons.

J'aimerais, plutôt que hurler solidarité, être capable de ne pas reproduire les actes de ma génération en terme de famille et de cercle social. Créer le plus rapidement possible une plateforme qui permette l'accueil de toutes les générations dans un même espace. C'est là que se situe la solidarité (et responsabilité) que je vois en premier, ceci s'étend graduellement vers l'extérieur dans la mesure du possible. L' (dés)engagement contemporain se manifeste plus dans des dons, des discussions abordant des misères lointaines. Comment soutenir le lointain en acceptant le dysfonctionnement de ce qui est proche ? Je n'arrive pas à me faire à l'idée. L'un n'exclut pas l'autre mais ma priorité va aux liens émotionnels directs.

Une seule notion d'écriture

Une position méta est-elle ici nécessaire ? Je préfère le goût du lard à son ombre dans la caverne.

Bêlements autour du troupeau

Bientôt quinze ans de vie dans des espaces plus ou moins collectifs m'ont appris une chose. Plus la collectivité développe le savoir d'être une communauté d'individualités, plus elle s'épanouit. Moins de règles, moins de contraintes, plus de présence, d'amitié. Les tâches minimales nécessaires réparties et pour le reste, spontanéité.

Suivant l'histoire des lieux, l'histoire d'un mouvement dit alternatif, il reste beaucoup de « on doit ». J'évite ces prosélytes et leurs morales, c'est à mes yeux une peste brune qui s'ignore.

Les mouvement et les pensées de masse peuvent être un danger. L'humain n'est pas que beau, l'humain en groupe est pire.



Jésus Marie Joseph, hostie de croyance tétieu

L'expérience du monde se fait. On dispose ou non de privilèges selon un grand jeu de roulette russe. Je ne suis pas persuadé du classicisme de cette situation, de sa pérennité et désire un effondrement, abandon forcé de certains privilèges. Les civilisations occidentales (je ne parle que de ce que je vois) sont belles dans leurs tentatives de créer de la démocratie, des droits. Je n'y crois que partiellement, voire pas du tout, il y a toute une part de bestialité dont on fait déni. Je vois une jungle, une forêt boréale, un continent polaire, l'humanité, il y a du combat, il y a de la violence, il y a de la tendresse, il y a de l'entraide, de la prédation, il y a des hasards heureux et malheureux, on se dépêtre. Pour résumer, la question pour moi n'est pas de savoir s'il y a guerre civile, mais quelle est son intensité et quel rôle on désire y jouer.

Il y a une forme d'ensemble (état de « nature » ou de fait, pardonnez l'absurdité du terme de « nature ») dont nous faisons partie. On s'habitue mal au fait que ce qui nous entoure est toujours susceptible de nous tuer... Il y a ce qu'il y a, je le vivrai avec la marge de manœuvre que j'arrive à saisir.

Et je crois à la joie, à la franchise, à l'amitié, parfois même à l'amour. Un peu au Lard gras aussi.



Starting

Starting just a single world.

*start (start) v.i 1, begin or enter upon an action, etc. ; set
out.*

to end with.

*Tokyo
June 12, 1976*

Richard Brautigan

9

Printed in Ixelles

N° 26 / 50

a collective non-design